ÉCOLE La question de la complexité des épreuves se pose chaque année

Les résultats du CEB, une évolution en dents de scie

▶ Le taux de réussite des épreuves externes varie tous les ans.
▶ Beaucoup pensent que le CEB est plus facile, ou difficile, d'une année à l'autre.
▶ Analyse des résultats, de juin 2009 à juin 2015, et éléments de réponse.

Chaque année, à la fin du mois de juin, c'est la même effervescence. Les résultats du CEB dévoilés suscitent toujours un vif intérêt : les réactions vont bon train, les réseaux sociaux s'enflamment et l'encre coule.

Directement, le taux de réussite du cru actuel est comparé à celui des années précédentes, de même que les moyennes dans chaque branche. Scores plus faibles, meilleurs, identiques. On s'adonne alors à répondre aux traditionnelles questions : *« Le CEB est-il trop facile ? »* d'un côté, *« le CEB est-il trop ardu ? »* de l'autre. Car, chaque année, les résultats varient et, chaque année, on se repose la même question : pourquoi ?

Petit tour d'horizon en chiffres. En juin 2015, le taux de réussite du CEB s'élevait à 93,11 %. C'est-à-dire que plus de 93 % des élèves ont obtenu 50 % ou plus aux trois épreuves concernées (mathématiques, français, éveil – cette dernière matière reprend l'histoire, la géographie et les sciences). Pour l'épreuve de français, la moyenne était de 74,56 %, pour l'épreuve de mathématiques, 75,38 %, et pour l'épreuve d'éveil, 78,62 %.

En 2014, les résultats étaient plus faibles : le taux de réussite s'élevait à 88,54 %. Les moyennes étaient un peu plus basses aussi (72,09 % en français, 72,38 % en maths et 74,64 % en éveil). Cuvée moins bonne que la suivante, mais également moins bonne que la précédente. En effet, en 2013, 96,3 % des élèves ont réussi leur CEB, soit 8 % de plus qu'en 2014. Une importante variation à noter dans les moyennes obtenues également, puisqu'on atteignait une moyenne de 78,67 % au test de français, 80,93 % au test de mathématiques et 78,39 % au test d'éveil.

Et rebelote pour les années précédentes, où le taux de réussite varie tout autant. Ce sont 91,75 % des élèves qui ont réussi le CEB en 2012, 91,53 % en 2011, 94,9 % en 2010 et 89,4 % en 2009, année où les épreuves CEB ont été conçues par la Communauté française. Des pourcentages de réussite tout à fait en dents de scie.

Comment expliquer que les scores soient aussi variables, d'année en année ? Les facteurs à prendre en compte sont multiples.

D'abord, il ne s'agit pas d'analyser la variation des résultats sur la durée. En effet, le CEB n'a pas été au point tout de suite. Il se précise petit à petit et prend de la maturité au fil des sessions. Cela pourrait, par exemple, expliquer que le pourcentage d'élèves ayant réussi l'épreuve la première année (2009) était l'un des pourcentages les plus bas recensés.

Toutefois, les résultats n'augmentent pas d'année en année, à mesure que l'outil se clarifie. L'analyse sur la durée n'est donc pas fiable, on l'a dit.

De fait. Si les scores dépendent essentiellement de la difficulté de l'épreuve, cette difficulté, elle, dépend indubitablement des personnes qui les rédigent. Pour rappel, inspecteurs, conseillers pédagogiques et instituteurs travaillent sur l'élaboration des questionnaires chaque année. La complexité du CEB est liée à la manière dont ces acteurs de l'enseignement le préparent.

Si l'on compare le taux de réussite de 2009 (89,4 %) et celui de 2010 (94,9 %), on constate une nette hausse. En 2011, par contre, légère baisse (91,53 %). À l'époque, les rumeurs suggéraient que la barre avait été redressée puisque d'autres laissaient entendre que les épreuves de 2010 étaient peut-être trop faciles.

Alors, quand en juin 2013, fut publié le taux de réussite au CEB le plus élevé jamais enregistré (96,3 %) et, en 2014, le taux le plus bas (88,54 %), les débats sont repartis de plus belle. Un coup trop facile, on resserre la vis l'année suivante. Serait-elle là, l'explication des résultats en dents de scie ?

Chaque année, les scores sont analysés par le service général de l'inspection (chargé de contrôler l'enseignement obligatoire en Communauté française). Si des difficultés apparaissent dans un domaine particulier, les questionnaires sont examinés et revus. De là à dire qu'ils sont tout à fait simplifiés ou complexifiés…

Par conséquent, un autre facteur lié à l'instabilité des résultats peut être évoqué. En effet, comme le soulignait un rapport du ministère de l'Enseignement après avoir analysé les scores de la session 2014, *« les élèves faibles sont plus sensibles à une variation de la difficulté de l'épreuve »*. Ensuite, pour la même année, l'argument d'un système de cotation adapté et plus proche de celui appliqué au CE1D (test en fin de 2e secondaire) était avancé.

Enfin, lorsque le taux de réussite pour le CEB 2015 fut dévoilé (93,11 %, soit une nette progression comparée à 2014), il a fallu, à nouveau, faire face aux inépuisables questions et débats. En guise de réponse, le ministère de l'Enseignement mettait en avant le choix du texte pour l'épreuve de français, *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, un texte généralement bien analysé en cours. En outre, certaines consignes dans l'épreuve de mathématiques ont été simplifiées.

Tantôt plus facile, tantôt plus complexe, l'analyse du CEB est-elle finalement aussi simple ? Les résultats de juin 2016 confirmeront peut-être cette « logique ». ■

VALENTINE ANTOINE

SE PRÉPARER AU CEB

« Beaucoup de savoir-faire »

Pour l'instituteur Jean-Michel Englebert et sa classe, la préparation au CEB est un peu atypique. C'est au sein de l'« Ecole belge au Maroc », dans la ville de Casablanca, que l'homme enseigne. *« J'ai des élèves de nationalités différentes,* explique Jean-Michel Englebert. *Des Français, des Espagnols qui parlent français mais qui débarquent en 6e primaire dans une nouvelle école. J'ai dix mois pour les habituer au système éducatif belge et les préparer au CEB. »* Toute l'année, il s'inspire d'exercices de CEB qu'il glisse dans les leçons et devoirs *« pour que les élèves s'imprègnent ».* Il insiste : *« Ce sont des exercices particuliers qui demandent peu de connaissances mais beaucoup de savoir-faire. »* L'objectif est de rendre les enfants débrouillards, qu'ils réfléchissent en utilisant les bons outils et en les mettant sans cesse devant un défi à relever. Le dictionnaire est beaucoup utilisé *« pour apprendre à chercher l'information et l'interpréter correctement,* souligne l'enseignant. *Dedans, il y a les tableaux de conjugaison, le schéma du corps humain. C'est un peu un test à cours ouvert. »* Le prof encourage également les élèves à lire, et veille à ce qu'ils aient toujours un livre avec eux. Enfin, dès le mois de mai, des groupes de niveau sont constitués pour faire des révisions « à la carte ».

V.AN.

Le conseil de l'expert

Après le « temps d'étude » évoqué dans nos éditions de mercredi, Moïra Mikolajczak, professeure à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'UCL, nous parle du « temps de l'examen » : *« Au moment de l'examen, l'enfant est souvent bien conscient de l'enjeu mais il faut dédramatiser la situation. Il doit prendre une grande inspiration, fermer les yeux, relâcher chaque muscle. On peut, avant l'épreuve, lui apprendre à identifier l'endroit où il ressent son stress : ça peut être la mâchoire serrée, la boule au ventre, la crampe au pied. Cela permet, quand le stress gagne à l'examen, d'essayer de détendre ces muscles-là en priorité. S'il panique, il doit arrêter de regarder sa feuille. En fait, le stress génère un taux élevé de cortisol, les récepteurs sont saturés, c'est le trou noir. Il doit juste quitter sa feuille et attendre quelques minutes que la pression retombe. »*